

Médiation et individuation : Marielle Macé et Jean-François Bordron, herméneutique de la lecture et sémiotique intégrée

Thomas VERCRUYSSÉ
Université de Neuchâtel

Cette contribution vise à établir une médiation entre deux courants méthodologiques qui ne dialoguent plus guère et peuvent présenter apparemment un grand éloignement sur le plan scientifique : l'herméneutique littéraire et la sémiotique. À partir de la démarche de deux de ses représentants notables, Marielle Macé et Jean-François Bordron, je voudrais montrer qu'ils partagent une épistémologie qui est plus ou moins implicite, à savoir une philosophie de la vie entée sur les formes linguistiques (celles de la lecture chez M. Macé, celles des diathèses chez Bordron). Il ne saurait être question de présenter leurs démarches comme analogues, simplement indiquer des points de rapprochement que j'espère heuristiques pour renouer un dialogue pour l'instant interrompu entre ces deux courants de pensée. Il s'agira aussi par-là de se demander l'apport possible de la notion de médiation, telle que les deux intellectuels l'utilisent, pour une épistémologie de l'individuation.

L'ouvrage de Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, paru en 2011, participe du renouveau de l'herméneutique littéraire voire l'incarne. Son essai convoque différentes références théoriques, dont Simondon, entre autres, afin de livrer une herméneutique de la lecture qui éclaire et explore les médiations opérées par celle-ci. Son esthétique de la réception fait moins porter son enquête sur « l'amont du texte – les intentions de l'auteur –, que sur son aval désormais autonomisé par rapport à son contexte de départ¹ » et sur le jeu de ses effets sur le lecteur. Si on compare son geste théorique à celui de Jauss, on remarque que le chef de file de l'école de Constance et la directrice adjointe du CRAL pratiquent tous les deux une critique littéraire où les relations prédominent sur les entités ; en cela, leur herméneutique est un anti-essentialisme. Toutefois, dans ces relations, M. Macé s'intéresse moins aux rapports auteur-lecteur qu'aux rapports lecteur-monde, et à aux différentes guises de leurs médiations. Elle affirme clairement sa rupture avec le paradigme sémio-narratif de la clôture du texte au profit d'une approche qualifiée d'intégrée, c'est-à-dire qui envisage les médiations se faisant jour entre les textes et la vie². Ce faisant, elle semble reconduire le partage mis en évidence dans *Les limites de l'interprétation* par Umberto Eco entre la ligne « sémiotico-structurale » et la ligne « herméneutique³ ». L'ouvrage d'Eco, datant de 1990, est déjà un peu ancien, et il en va de même pour le regard que M. Macé porte sur la sémiotique, condamnant l'immanentisme textualiste préconisé par Greimas dès 1966 dans *Sémantique structurale*, ouvrage de référence pour l'école sémiotique de Paris.

Cependant, au vu des derniers travaux publiés par cette école, *Sémantique structurale*⁴ revêt moins une valeur de manifeste inquestionné qu'une valeur inaugurale dans la mise en place d'une méthode, depuis remise sur le métier. Si l'école sémiotique de Paris n'a pas unanimement suivi François Rastier dans le tournant herméneutique exposé dans *Sémantique*

¹ Olivier Abel (2015, p. 536-7).

² Marielle Macé (2011, p. 15).

³ Umberto Eco (2010, p. 23).

⁴ Algirdas Julien Greimas (2002).

*interprétative*⁵, l'attention portée depuis quelques années à la notion de « forme de vie », reprise à Wittgenstein et déjà retravaillée par Greimas, atteste de la reconnaissance d'une extériorité, d'une mondanité échappant au pantextualisme et cartographiant à nouveaux frais les territoires de l'immanence, dans une perspective notamment deleuzienne⁶. On peut notamment citer la somme imposante constituée par les trois tomes publiés par la revue *Tópicos del Seminario* dirigée par Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna sur l'immanence, partant du postulat que le sens, construit par l'interprétation, n'est pas immanent au texte⁷.

Dans le cadre de cette intervention, je voudrais brièvement faire dialoguer l'élaboration sémiotique de Jean-François Bordron avec l'effort herméneutique de Marielle Macé. La sémiotique de Bordron, qui fait la part belle au concept de *templum*, sur lequel on reviendra, ne fait pas beaucoup appel à Simondon, contrairement à Macé, mais elle contribue à la réflexion générale, simultanément ancienne et très actuelle, sur l'individuation. Si elle affirme le primat de la grammaire à partir du rôle de ce qu'il appelle les diathèses (empruntées à Tesnière), sa sémiotique présente aussi un aspect qui n'a sans doute pas été suffisamment souligné : elle s'oriente en effet du côté d'une sémiotique de la vie, la vie étant comparée « à un flux d'énergie qui vient se déployer selon les formes de l'organisation biologique, un peu comme l'énergie fournie à une machine vient à être contrainte dans son déploiement mais, en un certain sens aussi, réalisée, selon les formes mécaniques que celle-ci lui offre⁸. » La vie n'est pas assimilée à une forme préalablement et fermement constituée, elle est une force à informer ; elle n'est pas un *donné* déjà formé mais un *offert*, un mouvement d'oblation qui attend que l'on s'empare de lui, qui attend une instance de médiation pour se constituer.

En cela, et à l'instar des conclusions de Simondon qui constituent la base théorique de Macé, la vie n'entre pas dans les cadres du schéma hylémorphique d'Aristote, schéma d'après lequel la matière aspire à une forme définie en amont, constituant finalement son point de départ comme son point d'arrivée. Pour en brosser une description, Bordron préfère se référer à la définition que l'« Étranger » donne de l'être dans le *Sophiste* de Platon :

Je dis que ce qui possède une puissance réelle quelle qu'elle soit, soit d'agir sur n'importe quelle autre chose naturelle, soit de pâtir – même dans un degré minime, par l'action de l'agent le plus faible, et même si cela n'arrive qu'une seule fois – tout cela je dis existe réellement. Et, par conséquent, je pose comme définition qui définit les êtres que ceux-ci ne sont autre chose que puissance (*dunamis*⁹).

Cette attente qu'est la vie nécessite de prendre en compte, pour ce qui concerne l'organisation biologique, deux problèmes : le principe d'individuation ainsi que la finalité interne ; l'organisme biologique se prend lui-même comme fin, comme dessein. Pour ce qui concerne les « formes de vie » de nature sémiotique, une causalité intentionnelle semble, de plus, requise. Cette dernière, contrairement à la finalité interne propre aux organismes biologiques, ferait plutôt référence à l'extériorité, à ce que vise l'organisme dans le monde :

Ainsi l'acte transitif qui consiste à se déplacer pour attraper une proie présuppose une certaine sémiotisation de l'expérience. Le fait qu'une activité se trouve être « à propos de quelque chose

⁵ François Rastier (2009).

⁶ Philosophe dont on sait qu'il fut influencé par Simondon, à l'instar de Marielle Macé. Voir par exemple *Mille plateaux* (1980).

⁷ Voir Luisa Ruiz Moreno et Alessandro Zinna (2014-2015), notamment la présentation du premier volume. (p. 5-17) et l'article d'Alessandro Zinna sur Hjelmslev et Deleuze (p. 19-48).

⁸ Jean-François Bordron (2012, p. 1). <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2654>. Consulté le 15 juin 2015.

⁹ Platon (1993). Cité par Jean-François Bordron (2012, *ibid.*).

d'autre » (*aboutness*), par exemple à propos d'un objet valeur quelconque, indique déjà le passage de cet organisme dans le monde de la sémiosphère¹⁰.

Dans les deux cas, celui de l'organisme biologique, dont le paradigme serait tendanciellement le végétal, comme dans le cas de l'animal carnivore, l'autre, qu'il s'agisse de la lumière (dans le cas de la photosynthèse des plantes vertes), ou de l'antilope (dans le cas de la lionne), l'autre, s'il est reconnu comme apport propre, n'est qu'une *médiation* vers le même, l'extériorité n'est qu'une occasion requise par le *conatus*, par l'organisation biologique qui vise à persévérer dans son être, sans que cet être se définisse comme une substance statique. Si l'autre n'est qu'une médiation vers le même, il a fait bouger les contours de ce même, l'a coloré de ses accents spécifiques.

Bordron distingue ainsi trois niveaux enchâssés : le niveau physique, présupposé par les deux autres, le niveau biologique, « qui pose les problèmes conjoints de l'organisation et de l'individuation¹¹ », puis le niveau sémiotique, qui inclut les précédents, et ouvre sur les problèmes de la personnalité et de la conscience.

Cette tripartition est très suggestive, et je voudrais voir comment elle peut entrer en résonance avec la pensée de l'individuation de Macé. Pour cette intellectuelle, les *formes de langage* proposées à la lecture s'offrent comme des *occasions* de « formes de vie¹² », des occasions pour fournir de l'autre au même, soit au dénominateur commun du soi, dans le jeu spécifique et modulable autorisé par les circonstances de la lecture, la disposition affective du lecteur, etc. Sa conception affilierait sa démarche avec ce que j'appelle la *kairologie*¹³, attitude de pensée faisant primer la texture des contextes, dans ce qu'ils ont de requérant ou de modelant, sur des identités établies.

La lecture est ainsi traitée comme un opérateur d'individuation. De fait, la critique par Simondon du schéma hylémorphique, est présente en arrière-plan. Le schéma hylémorphique, que l'on a mentionné précédemment, rapproche des éléments déjà constitués, une forme et une matière. Il ne tient pas compte du jeu médiateur qui peut s'établir entre l'individu, le style d'une lecture, et le processus d'individuation qui met l'individu en mouvement :

La pratique littéraire combat ici subtilement les prescriptions médiatiques de distinction, qui supposent des identités élémentaires, victorieuses et déjà accomplies : « *be yourself !* »¹⁴. Ce que permet l'observation de la lecture, alors, c'est l'observation des dynamiques d'individuation [...]. L'individu : ce qui se donne sans contours, qui se fait et se défait en permanence, chance et charge modernes. [...] Dans ces *occasions* esthétiques, la manière des pratiques est aussi leur matière : le style d'une lecture, son *comment*, est le contenu de l'expérience qu'elle constitue, son contenu enfin individué¹⁵.

¹⁰ Jean-François Bordron (2012, p. 2).

¹¹ *Ibid.*

¹² Ce mouvement des formes de langage aux formes de vie se retrouve aussi dans l'œuvre d'Henri Meschonnic : c'est la définition qu'il donne du rythme, et c'est en tant que le rythme est ce passeur qu'il est un vecteur d'individuation.

¹³ Nous travaillons actuellement à la mise au jour de cette tradition, dans un ouvrage intitulé : *La kairologie – Pour une poétique de la circonstance* (en cours de rédaction).

¹⁴ On peut supposer qu'ici Macé se fait le relais de la *doxa*, qu'elle condamne explicitement et ne saurait méconnaître les travaux de sociologie, discipline qu'elle convoque volontiers, sur les simulacres et la simulation.

¹⁵ Marielle Macé (2011, pp. 19-20). Cette position épistémologique, défendue par Macé dans la première partie de son ouvrage, donne lieu à des descriptions spécifiques, soit à des portraits de lecteurs dans la suite de son livre.

Un syntagme s'impose comme plan de travail, c'est-à-dire comme l'« architecture de base¹⁶ » de notre être : la « forme-maîtresse » de Montaigne qui n'est pas un archétype ou une essence posée d'avance mais la manière de jouer notre possible dans l'*entre* des choses, entre les médiations culturelles proposées par la lecture et notre manière d'en assumer la charge au sein d'un contexte défini et médié par chaque lecteur. Si le point de départ de Bordron est différent (les diathèses et leur variabilité linguistique), l'individuation selon Macé ne paraît pas étrangère à sa conception, quand il avance que la forme de vie est fondée « sur une orientation initiale », ce qu'il nomme la diathèse, concept emprunté à la syntaxe structurale de Tesnière, « qui est une sorte de préforme, que l'on peut comparer à un “design” contraignant la structure d'ensemble¹⁷. » La préforme qu'est la diathèse correspondrait à ce que Macé qualifie de « forme maîtresse » de notre être¹⁸.

Cette insertion au sein des choses fait l'objet de la part de Macé d'une étude qui parvient à substituer à la *mécanique* émancipatrice traditionnelle de la fiction un modèle plus proche de la *thermodynamique*, appris chez Simondon, qui guette les différentiels d'intensité se faisant jour entre les œuvres et nos formes de vie. Dans cette émulation des mots et des mondes, l'empan des réactions, au sens quasi-chimique, marque par son ampleur :

Dans la réflexion sur la littérature, la multiplicité et, à vrai dire la concurrence de ces modes d'articulation entre les œuvres et les formes de vie est trop souvent négligée ; ce maniérisme subtil des pratiques est écrasé [...] lorsqu'il est recouvert par un éloge global des fictions, ou une croyance au caractère *mécaniquement* émancipateur de toute expérience esthétique, indépendamment des individus qui les traversent¹⁹.

Contre une mécanique systématiquement émancipatrice qui réduirait l'éventail immense des réceptions à un taylorisme éthique où l'on produirait de la liberté en série, Macé entend mettre l'accent sur une lecture qui soit « fabrique littéraire de la sensibilité²⁰ », tenant compte de la médiation du matériau humain sur lequel la lecture s'exerce en tant qu'il recèle des singularités : celles des sédimentations de nos « personnalités perceptives²¹ ». Être attentive à la dimension différenciée du matériau humain, support de la lecture, et ne pas le traiter comme une matière amorphe, passive et homogène qui produirait mécaniquement les mêmes effets, relève d'un positionnement théorique qui n'a rien d'anodin et où l'on retrouve sa prise de distance envers le structuralisme littéraire. En cela, son herméneutique évoque sur certains points la sémio-physique de Jean Petitot, sans que l'on puisse parler d'influence.

Petitot a pris également congé de cette conception aristotélicienne, hylémorphique, qui avait, selon lui, imprégné le structuralisme de l'époque formaliste, « logico-combinatoire²² ». Ce structuralisme, qu'il qualifie d'« idéalisme », renoue avec l'opposition aristotélicienne traditionnelle entre forme et matière :

La matière est un continu magmatique amorphe et passif et seule l'imposition de la forme en tant que principe actif peut lui conférer une structure différenciée – différentielle – et, ce faisant,

¹⁶ Voir John Stewart, Ruth Scheps et Pierre Clément (1997, p. 234).

¹⁷ Jean-François Bordron (2012, p. 5).

¹⁸ Cette analogie a été cautionnée par Jean-François Bordron lui-même qui était présent quand nous avons présenté notre communication.

¹⁹ Marielle Macé (2011, p. 23). Nous soulignons.

²⁰ *Ibid.*, p. 28.

²¹ *Ibid.*

²² Jean Petitot (2004, p. 134).

engendrer le sens. [...] Qu'il s'agisse d'une forme logique ou d'une forme algébrique comme dans le binarisme structuraliste, elle est symbolique et purement relationnelle²³.

Les conséquences, pour l'appréhension du sens, sont exorbitantes : le sens, complètement désincarné, perd tout lien avec le monde naturel et culturel ; ce que l'on pourrait rapprocher de « l'écoumène » défini par Augustin Berque est oblitéré, c'est-à-dire ce « couplage perception-action qui fonde notre rapport écologique et éthologique à ce monde²⁴. » La forme, désolidarisée de tout principe organisateur inhérent à la matière devient, fatalement, logico-combinatoire. Figée en une sorte d'*en soi* symbolique, elle « est découplée de sa genèse²⁵. » La conclusion théorique qu'en tire Petitot est que le « concept structural de forme doit être remplacé par le concept génétique de forme comme auto-organisation émergente²⁶ ».

À l'instar de Petitot, Macé pense l'émergence de la forme (ici la « forme de vie » initiée par la lecture) d'un point de vue épigénétique et non pas préformaté (préformatage qui, en embryologie, se nomme préformationnisme). Elle est sensible à l'articulation de la lecture aux « autres occasions perceptives²⁷ », soit au système de circonstances sensorielles dans laquelle cette pratique s'effectue. Petitot et Macé affirment ainsi la non-autonomie de la couche sémiotique du sens. Celle-ci s'articule à « la structuration morphologique du monde naturel²⁸ » comme au « corps propre, [à] la perception et [à] l'action (la vision, la kinesthésie, la proprioception, le comportement²⁹). » Le sens ne doit pas être désolidarisé de nos conduites quotidiennes, culturelles et perceptives qu'il contribue lui-même à informer : « La lecture devient une question de stylisation cognitive ; elle engage d'abord la capacité intime du lecteur à se conduire dans les signes, en se laissant désorienter par des figurations inédites³⁰ ».

Bordron est assez proche de cette conception, et on va voir que les deux intellectuels ont recours à la notion de *templum* pour penser l'individuation au sens large. Dans une conférence sur Baudelaire, Macé fait reposer la stylistique de l'existence de l'auteur des *Fleurs du Mal* sur ce fameux *templum* : cette figure tracée dans le ciel par l'augure, situant par ce découpage tout ce qui peut devenir signifiant. Chez Baudelaire, comme chez d'autres créateurs, on ne saurait « opposer dynamique de l'image et statique du contour : le bord ouvre l'image à sa propre augmentation³¹. » Le génie devient la capacité à se créer des seuils, à mouler ou plutôt moduler la poésie dans des cadres énergisants comme l'alexandrin ou le sonnet : dans la forme contraignante, « l'idée jaillit plus intense ». Mais cette inchoativité n'est pas seulement poïétique, elle est également autopoïétique, puisque le corps du dandy peut être un cadre pour lui-même. Cette production de limites intensifiantes est également mise au jour par Bordron quand il traite de la diathèse active :

²³ *Ibid.*, p. 134-5.

²⁴ *Ibid.*, p. 135. Voir Augustin Berque (2000), *Écoumène – Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2009.

²⁵ Jean Petitot (2004, *op.cit.*).

²⁶ *Ibid.*, p. 136.

²⁷ Marielle Macé (2011, *op.cit.*).

²⁸ Jean Petitot (2004, *op.cit.*).

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Marielle Macé (2011, p. 29).

³¹ Marielle Macé (2012). « Baudelaire, une stylistique de l'existence », conférence prononcée au Collège de France le 20 mars dans le cadre du séminaire d'Antoine Compagnon « Baudelaire moderne et antimoderne ».

Pour qu'il y ait individuation, il faut constituer un bord, une limite, c'est-à-dire un lieu qui sépare et autorise une identification. Le lieu détermine la situation et fait accéder à une possible individuation. Il y a donc dès le départ une topique qui se construit sur une morphologie³².

Pour que l'individuation aille jusqu'à l'individualisation, il faut l'interaction, la mise en tension entre espace interne et espace externe qu'initie l'intentionnalité. Celle-ci commence avec la perception, sémiotique qui, selon Bordron, n'est ni tout à fait celle du monde perçu en tant que « "réalité objective" », ni tout à fait « les dispositions particulières du corps percevant, subjectif en ce sens, mais [...] l'entre-expression [...] de leurs rapports.

Cette entre-expression est donc le signifiant de la perception, ce qui nous fait dire que notre rapport au monde est essentiellement médiatisé par des signifiants. Le sens de la perception (ou plan du contenu) est alors donné par le rapport entre l'acte de perception (l'énonciation perceptive) et ce qui est visé par elle (son horizon)³³.

Pour conclure, j'aimerais affirmer que cette conception du plan du contenu, défini par le rapport entre perception et horizon, peut, d'une certaine façon, se retrouver dans la lecture, dans le rapport entre le lecteur et sa visée, qu'il s'agisse de l'horizon d'attente générique, traité par Jauss au sein d'une boucle cybernétique incluant l'auteur, ou, dans le cas de Macé, par la forme de vie dont parvient à s'emparer le lecteur, l'horizon d'une conduite, d'une manière d'être et de devenir. La stylisation cognitive ferait alors office de plan de l'expression, dans une dynamique d'individuation illimitée, propre à une sémiotique continuée, dont la lecture serait l'occasion de médiation, de mise en relation. Cette contribution espère, par la prise en compte de la médiation, contribuer à l'épistémologie de l'individuation, domaine qui a connu des bouleversements notables depuis la remise en question de la métaphore informatique du « programme » génétique³⁴. Il est aujourd'hui courant de parler d'interprétation du génotype par le phénotype, en fonction des circonstances, dans un cadre désormais épigénétique. Le phénotype constituerait alors le plan de l'expression, et la lecture, participant de l'individuation, participerait de la médiation entre le génotype et le phénotype.

J'espère ainsi avoir indiqué la continuité entre le renouveau de l'herméneutique littéraire, emblématisé par Marielle Macé, et le renouveau de la sémiotique de Paris, dont Jean-François Bordron est un éminent représentant, continuité dont j'essaie humblement d'être l'instance de médiation...

Références bibliographiques

- ABEL, Olivier (2015), « Regains d'herméneutique », in « Où va l'herméneutique ? », *Critique* n° 817-818, Paris, Minuit.
- ATLAN, Henri (2011), *Le vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation*, Paris, Odile Jacob.
- BERQUE, Augustin (2009), *Écoumène - Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin [2000].
- BORDRON, Jean-François (2012), « Vie(s) et diathèses », in P. Basso-Fossali et A. Beyaert-Geslin (dir.), *Actes sémiotiques*, « Les formes de vie à l'épreuve d'une sémiotique des

³² Jean-François Bordron (2012, p. 3).

³³ *Ibid.*, pour les deux citations.

³⁴ Voir Henri Atlan (2011).

- cultures », n° 115, p. 1, <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2654>. Consulté le 15 juin 2015.
- ECO, Umberto (2010), *Les limites de l'interprétation*, trad. française de Myriem Bouzaher, Paris, Le livre de poche [1990].
- GREIMAS, Algirdas Julien (2002), *Sémantique structurale*, Paris, PUF, [1966].
- MACÉ, Marielle (2011), *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard.
- (2012) « Baudelaire, une stylistique de l'existence », conférence prononcée au Collège de France le 20 mars dans le cadre du séminaire d'Antoine Compagnon « Baudelaire moderne et antimoderne ».
- PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- PLATON (1993), *Sophiste*, 247 e, trad.fr. de Nestor-Luis Cordero, Paris, Flammarion. Cité par Jean-François Bordron, *op.cit.*
- RASTIER, François (2009), *Sémantique interprétative*, Paris, Puf, [1987].
- RUIZ MORENO, Luisa et ZINNA, Alessandro (2014-2015), « L'immanence en jeu » (vol. 1), « L'immanence absolue et ses contradictoires » (vol. 2), « Les stratégies de l'immanence » (vol.3), *Tópicos del Seminario*, revue de l'Université autonome de Puebla.
- SEWART, John, SCHEPS, Ruth et CLÉMENT, Pierre (1997) « La phylogénèse de l'interprétation », in F. Rastier, Jean-Michel Salanskis, Ruth Scheps (éd.), *Herméneutique : textes, sciences*, Paris, PUF.